

Henri

Hervé Colas

Professeur associé au CNAM (EPN 16)

Président du groupe CHD

Portrait ayant servi à décrire des rites de mises en avant (une conférence de presse et sa théâtralisation), la violence d'interactions non ritualisées (le licenciement du comptable), l'usage de menaces symboliques au cours d'un conseil municipal très formel (messages sur des petits papiers), affirmation d'une pensée magique (« j'ai la baraka »).

Député-maire d'une ville d'environ 85 000 habitants, ancien ministre, ancien président de conseils locaux, personnage haut en couleurs et connu comme tel, Henri est devenu un roi dans sa ville, à tel point que plus aucun ténor n'ose venir s'y frotter.

Courtois, souriant, très sympathique, il parle avec beaucoup de gentillesse même au plus humble. Il salue tout le monde dans sa mairie, n'hésite pas à demander des nouvelles du chien de la femme de ménage, pour peu qu'elle lui ait raconté un mois auparavant qu'il souffrait d'arthrose : « Moi aussi, j'ai de l'arthrose, c'est la maladie des centenaires ». De la même manière, il peut très bien téléphoner tous les jours depuis sa voiture à une collaboratrice, même en sortant d'un conseil des ministres, parce qu'elle déprime à cause d'une rupture sentimentale. Il accepte des coups de téléphone personnels en pleine réunion, où se négocient des enjeux très importants, avec un préfet. N'hésitant pas à qualifier son interlocuteur de « morpion », parce que « tu ne m'appelles jamais », il passe 3 minutes à parler à cet ami au téléphone, de ses vacances et à lui demander « alors où en es-tu sentimentalement ? » depuis tout ce temps que le « morpion » ne lui a pas téléphoné.

Tout à fait acrobate du jeu social, il adore faire rire son auditoire par un bon mot, ou encore, ce qui lui plaît par dessus tout, par un trait acide sur le lien social, qu'il connaît parfaitement bien. Il excelle dans l'animation humoristique de débats, n'hésitant pas à caricaturer la haine de deux ennemis de toujours, rendant par là même picrocholins les enjeux d'une guerre à couteaux tirés.

Son agilité verbale et cet inimitable sens de l'humour lui ont valu curieusement beaucoup plus d'amitiés de tout poil que de haines sourdes. On ne sait pas si ces rancunes sont réellement rares, ou si elles sont étouffées par crainte de ses réactions : en un éclair, ses yeux malicieux deviennent deux dagues mortelles, et le verbe se transforme en arme assassine.

À l'aise avec tous les corps de métier et au sein de toutes les couches de la population, il peut tour à tour donner un avis technique, dans une des langues étrangères qu'il parle couramment, à un maçon sur les matériaux à employer lors la réfection d'un vieil édifice du XVII^e siècle, négocier des *swaps* d'intérêts, puis subitement prendre des airs de grand intrigant pour confier, avec forces mimiques secrètes, une recette de cuisine régionale, à un visiteur nouveau venu. Il n'hésite d'ailleurs pas à inviter ce visiteur à le suivre partout dans la journée, « pour ne pas qu'il se sente seul ».

Le visiteur peut alors le regarder aborder, sans inquiétude aucune, tous les parapheurs concernant l'administration de sa mairie qu'il connaît sur le bout des doigts. Et ce, sans directeur général, car il épuise tous ceux qu'il recrute, par son dynamisme et sa vélocité à décider des solutions.

Il a transformé sa très longue expérience de maire et sa rapidité à analyser des situations en chance un peu magique, ce qui lui donne des airs inquiétants, car il n'hésite pas à donner des airs mystérieux, ou même sorciers, aux réussites de ses entreprises : « Tu sais, j'ai la baraka. Tous mes collaborateurs à la mairie le savent et n'en reviennent pas. Dès qu'une catastrophe survient, dans le quart d'heure qui suit, la solution arrive toute seule. »

Très énergique et soucieux de toujours répondre à ses administrés, il accorde des rendez-vous à tous ceux qui le lui demandent : « Je sais distinguer ceux qui sont réellement motivés... Je les reçois tous une fois par mois, entre 4 heures et 6 heures du matin, celui de 4 heures, c'est celui que j'aime le moins, naturellement. »

Animal politique par excellence, on m'a rapporté qu'à trente ans il disait qu'il serait ministre de l'Éducation. La suite lui a donné partiellement raison, puisqu'il fut ministre, même si le portefeuille confié permettait de mobiliser au mieux son habileté aux contorsions entre des objectifs politiques divergents.

Menaces symboliques :

Il peut utiliser toutes les armes, même les plus saumâtres, pour calmer un opposant politique, comme cette anecdote qu'il m'a racontée lui-même, en riant de bon cœur de sa farce.

Son opposant principal, Olivier, lui menait un jour la vie un peu trop dure dans une séance de discussion du budget lors d'un conseil municipal. Or Henri venait d'apprendre quelques jours auparavant, par des chemins détournés comme lui seul parvient à en trouver, qu'Olivier, pourtant parangon d'une morale familiale assez stricte, avait une relation intime avec sa chef de cabinet, Juliette.

Il lui fit aussitôt passer, en plein conseil, un petit papier : « Mon cher Olivier, j'ai appris que ta maîtresse, Juliette, avait passé un bon week-end à Limoges chez notre amie commune la députée, Élisabeth. Tu peux, naturellement, compter sur ma discrétion... »¹

Si son charme réside de prime abord dans cette capacité à se gausser des situations conflictuelles et à les rendre dérisoires par un bon mot, pour autant qu'on ne vienne pas « l'emmerder », il n'hésite pas à encourager son ennemi d'hier lorsque celui-ci prend son envol sur des domaines qui ne sont pas en conflit avec ses intérêts propres. Il n'hésita pas à envoyer un télégramme d'encouragement à Olivier lorsque celui-ci prit des fonctions nationales au sein d'un parti, en ces termes : « Bravo Olivier, tu es un bon ».

Contexte de l'arrivée de Sophie à la mairie et rite de mise en avant d'une personne par une conférence de presse :

Henri allait bientôt inaugurer, en grande pompe, un nouvel équipement municipal, une salle entièrement dédiée à la musique et aux spectacles.

Il sentait qu'il s'agissait d'un équipement public de premier plan. Et si sa construction coûtait très cher à la ville, elle avait l'avantage de marquer une nouvelle fois ce territoire de sa griffe.

Il cherchait quelqu'un d'extérieur à la ville pour diriger cette salle, et m'avait contacté à cet effet. Ne souhaitant pas m'expatrier, j'avais décliné la proposition.

Cependant, je lui avais donné les coordonnées d'une amie d'enfance, appelons-la « Sophie », qui, passionnée de théâtre, avait envie de s'investir dans le management culturel. J'avais décrit le profil de Sophie à Henri, qui voulut la voir très rapidement. Ils prirent donc rendez-vous à son bureau à l'Assemblée nationale.

¹ Olivier lui renvoya aussitôt un petit papier sur lequel il avait juste écrit « salaud », et d'appeler le lendemain Élisabeth pour la tancer vertement de son manque de discrétion...

Lorsque Sophie franchit la porte de son bureau parisien, le jour convenu, il leva les yeux et dit : « Ça va, je vous prends ».

Sans rien ajouter d'autre, il prit son téléphone pour m'appeler et me dire : « Je suis avec ta copine Sophie, elle est très bien – je la prends », et en s'adressant à Sophie : « Vous êtes d'accord, hein ? » Sophie, un peu inquiète devant tant d'empressement, demanda à voir la ville, l'équipement à gérer, le personnel en place, bref à connaître un peu son futur environnement, afin de prendre sa décision et de lâcher son travail actuel à Paris. Sur le champ, Henri appela la mairie, « Allô, Anne-Marie, tu réserves un billet pour le premier avion de Paris de demain, au nom de Sophie. » Se tournant vers Sophie : « Ne vous inquiétez pas, ma ville est très bien desservie : il y a cinq avions par jour. Ça vous va à 8h, l'avion ? »

Sophie, à l'issue de l'entretien, me téléphona pour me faire part de ses inquiétudes, d'une aussi grande rapidité à décider, avant même de lui demander ce qu'elle savait faire ou se sentait capable de faire. Est-ce que cela ne cachait pas un piège ? Pour ma part, j'étais bien incapable de lui répondre...

Le lendemain, Sophie débarquait de l'avion : le chauffeur de la mairie l'attendait, en grande pompe avec un véhicule officiel, et l'emmena directement à la mairie. Dès qu'elle fut annoncée, Henri ouvrit tout grand les portes de son bureau, pour l'accueillir, avec ce sourire radieux que tous ceux qui le connaissent lui envient.

Après deux ou trois phrases d'introduction, notamment, pour lui dire « vous verrez, vous vous plairez ici ». En guise de démonstration, il traversa son bureau, pour ouvrir la porte-fenêtre sur un superbe petit balcon, un balcon quasi royal, sur la place de la mairie, qui embrasse une vue magnifique sur des montagnes.

Sophie se tenait juste derrière lui et le vit faire des petits signes de la main, pour saluer, un peu comme un monarque avec ses sujets. Sophie pensait qu'elle allait travailler quasiment avec un roi. S'approchant du maire, elle se pencha pour voir qui il saluait. En fait, il n'y avait personne sur la place, puisqu'il était encore très tôt. Lui, se retourna très content de sa petite farce...

La mission pouvait s'annoncer passionnante. Sophie qui s'ennuyait dans son premier emploi, vit là une occasion de travailler dans un milieu professionnel plutôt excitant. Alors qu'elle était embauchée depuis à peine une semaine, Henri décida de faire une conférence de presse pour présenter la directrice de la salle. Sophie n'avait pas eu encore le temps d'avoir des documents pour pouvoir répondre à d'éventuelles questions des journalistes comme le coût global de l'équipement, son fonctionnement interne....

Elle fit donc part à Henri de ses inquiétudes, qui lui dit : « Ne t'inquiète pas Soff, je serai là avec toi, pendant toute la conférence de presse, et je répondrai moi-même en cas de besoin. Habille-toi juste de couleurs vives, car ça passera mieux à la télévision. »

Le jour de l'intronisation officielle, Henri s'était habillé de couleur sombre (s'il donne un avis, même d'un air faussement naïf, cet avis a un sens et n'est jamais totalement innocent), et dans le couloir qui menait à la salle de presse, Henri s'approcha de Sophie, puis la prenant par les épaules pour la regarder de plus près, lui remit une toute petite mèche de cheveux, « Voilà, comme ça, ça va ».

Se plaçant juste à côté d'elle, il régla son pas sur celui de Sophie, pour constituer un duo bien réglé. Le sentiment à donner était que l'équipe était déjà solide et fonctionnait depuis longtemps.

La salle était pleine à craquer de journalistes. Dès qu'Henri entra, la salle s'arrêta de bourdonner, l'ordre revint instantanément dans la salle. Il faut dire que les journalistes ont été mis au pas en 25 ans de règne. Henri présenta Sophie, comme une Parisienne qui, enfant, passait toutes ses vacances dans la ville, qu'elle était bardée de diplômes, lecture de son CV à l'appui : titulaire d'une MIAGE et d'un Master de marketing. Il ne fit que transformer une

syllabe, pendant sa lecture, la « Maîtrise d'Informatique Appliquée à la Gestion » devenant une « Maîtrise d'information », insistant bien sur le côté marketing et technique : elle était une professionnelle du spectacle, et pas un caprice de politique qui plaçait une de ses amies.

Sophie tombait bien, il fallait un dirigeant pour l'inauguration, elle était neutre dans l'histoire de ce projet très contesté, notamment dans ses implications financières. Le conseiller municipal, tout spécialement affecté au projet, avait été débarqué quelque temps auparavant. Précisons qu'on était passé d'un investissement initial de 10 M€ à plus de 14 M€

Henri avait donc besoin symboliquement d'une femme ou d'un homme neuf, avec un petit côté technocrate, sans histoire locale, et surtout neutre vis-à-vis de la politique. Après avoir lu le CV, avec force insistance sur les qualités de Sophie, qu'il ne connaissait qu'à peine, Henri ajouta avec un grand sourire : « Voilà, mesdames et messieurs, avez-vous des questions ? » Il se leva quasiment en même temps et quitta la salle, en laissant Sophie toute seule. La meute de journalistes se remit aussitôt à vociférer et de poser à Sophie des questions : « Que faisiez-vous avant ? Quel est l'endroit que vous préférez ici ? Quel est votre plat local préféré ? Aimez-vous cuisiner ? »

Quelques temps après cette cérémonie, un bruit courait dans la ville, selon lequel Sophie était la fille de Roger Hanin (et *a fortiori* la nièce du président Mitterand)...²

La dégradation symbolique du comptable

Dans l'équipe de la salle de spectacles, Henri avait replacé un certain Robert pour tenir la comptabilité, sérieux certes, comme doit l'être un comptable, mais sans aucune expérience professionnelle en termes de chiffres. Il était très consciencieux, mais ne savait même pas se servir d'un micro-ordinateur. En fait, Henri cherchait à le retirer en douceur d'une autre SEM (société d'économie mixte) qu'il présidait. Il faut dire que Robert était volontiers gaffeur : la tante de Sophie appela une fois sa nièce à son bureau, Robert, après lui avoir dit : « Bonjour monsieur », ajouta : « je ne peux pas vous la passer maintenant, car elle est partie aux toilettes. »

Lors de la saisie des factures sur le logiciel comptable, Robert s'énervait tout seul, en disant : « Je suis un être humain... Je ne suis pas fait pour avoir toute la journée des rapports avec une machine. » Sophie lui expliqua plusieurs fois le fonctionnement comptable, mais il ne parvenait pas à maîtriser sa fonction. Or la question financière était cruciale face au dérapage des investissements entre le projet initial et sa réalisation définitive. L'équilibre des comptes passaient par une subvention de la ville à la SEM, propriétaire de l'équipement. Tout dérapage en fonctionnement nécessitait une subvention complémentaire dans un contexte de tension très forte des comptes de la ville, des critiques répétées de l'opposition sur les questions financières et la hausse très forte de la fiscalité. De mon côté, j'avais recommandé à Sophie d'être extrêmement rigoureuse sur l'administratif et le financier. En effet, cette SEM dont les comptes étaient équilibrés par des subventions municipales, pouvait tout à fait tomber sous le coup d'un contrôle des chambres régionales des comptes. Sophie avait donc très à cœur d'avoir des comptes à jour, clairs, et « propres ». Le comptable n'était vraiment pas au niveau, et les rapports avec Sophie devenaient de plus en plus tendus. Celle-ci avait déjà exprimé à Henri ses difficultés à obtenir une qualité de travail nécessaire à ses objectifs. Quelques semaines après, le comptable vint tout fier dans le bureau de Sophie et lui dit triomphalement : « Henri m'a appelé, j'ai un rendez-vous avec lui à 15 heures. » Autrement dit, « même le maire m'appelle : je ne suis pas un inconnu ».

² J'ai toujours soupçonné Henri d'avoir lui-même répandu cette rumeur...

Le jour du rendez-vous, Robert entre avec fierté dans le bureau d'Henri, qui lui dit avec un grand sourire : « Ne ferme pas la porte, ce n'est pas la peine... t'es viré. Je ne sais pas ce que tu as fait à Sophie pour qu'elle t'en veuille comme ça. Allez, au revoir mon Grand. Referme bien la porte³. »

Comme ce licenciement n'avait, il faut le dire, aucune valeur juridique, la juriste de la mairie lui avait expliqué qu'on ne pouvait pas procéder ainsi, qu'il fallait un entretien préliminaire, avec convocation, et au moins respecter certains éléments de forme.

Henri téléphona alors à Sophie :

« Bonjour Soff, ça va ? Tu portais une très jolie robe hier. Tu te plais dans ton appartement ? Mireille m'a dit qu'elle t'avait trouvé quelque chose de très bien. Tu me dis si tu veux que je fasse faire des travaux... Ah oui, au fait, tu sais Robert, eh bien je l'ai viré, mais je suis allé un peu vite, alors, il faut que tu me fasses un dossier pour préparer le licenciement. Allez, je t'embrasse Soff, à bientôt, au revoir Soff. »

³ Nous avons pu connaître la teneur des propos, car Robert est allé courir les bistrotts de la ville pour raconter à quel point il considérait Henri comme un « salaud » avant d'aller demander conseil à un délégué de la CGT pour relater une nouvelle fois son histoire.